

## L'Amérique latine et la passion du français au XIX<sup>e</sup> siècle

Isabelle TAUZIN-CASTELLANOS  
*Université de Bordeaux 3*

Cette contribution vise à analyser la réflexion sur deux langues, le français et l'espagnol, du point de vue d'un philosophe latino-américain, Manuel Gonzalez Prada, auteur d'un essai intitulé *Notes sur la langue* paru en espagnol à Paris en 1894.

J'exposerai d'abord l'émergence des nationalités en Amérique, puis je présenterai une synthèse sur les échanges entre la France et le Pérou au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avant d'étudier les écrits de Manuel G. Prada sur la question linguistique.

### Bref historique du concept d'Amérique latine

Les guerres d'indépendance au début du XIX<sup>e</sup> siècle ont provoqué la disparition de l'empire espagnol et l'émergence d'une multitude d'États sur le continent américain. Le sentiment d'appartenance à une nation commence à prendre forme dans chaque territoire indépendant grâce à l'invention de signes identitaires officiels. Être bolivien n'a aucun sens en 1810. En août 1821, l'Argentin San Martín, avec le titre de Protecteur du Pérou, promulgue un décret qui désigne comme Péruviens les aborigènes jusque-là asservis<sup>1</sup>. L'accession à la citoyenneté, selon les textes officiels, ira de pair avec la nationalité. La question d'une langue nationale, la langue parlée par la population originelle (essentiellement le quechua) comme trait distinctif n'est pas posée. Nation et langue ne sont pas liées pour les idéologues de l'Indépendance.

Le milieu du siècle correspond à une nouvelle étape dans la construction géopolitique. L'expression « Amérique latine » naît en France sous la plume du proscrit chilien Francisco Bilbao tandis que « l'Amérique », « l'Amérique espagnole », « l'Amérique du Sud » sont les dénominations usuelles. Vu de l'hémisphère Sud, Paris est à la fois le centre du monde universitaire, accessible aux jeunes gens bien nés ; c'est la patrie des premiers républicains auxquels les Hispano-américains veulent rendre hommage, et aussi la capitale d'un empire qui menace les jeunes républiques en voie de consolidation. Après l'échec des entreprises néo-coloniales française et espagnole au Mexique et au Pérou en 1862 et 1866, vient le temps du reflux impérialiste. Les libéraux du Nouveau Monde s'approprient

1. « Dorénavant les aborigènes ne seront plus dénommés indiens ou naturels ; ce sont des enfants et des citoyens du Pérou, et c'est le nom de Péruviens par lequel ils doivent être connus » (Décret du 27 août 1821, art. 4). Les traductions en français sont faites par l'auteur de l'article.

l'expression « Amérique latine ». La revue parisienne *El Americano* devient *La Revista Latinoamericana*<sup>2</sup>. L'expression « Amérique latine » s'imposera à la Belle Époque.

## Les Français au Pérou et les Péruviens en France

Dans le Pérou du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la communauté française ne cesse de s'accroître : de 300 compatriotes au lendemain de l'Indépendance, le consulat dénombre plus de 2500 personnes installées dans la capitale en 1857<sup>3</sup>. Quelques Français dirigent des établissements d'enseignement secondaire ; d'autres sont professeurs et enseignent les langues<sup>4</sup>. Le collège de San Carlos, autrefois tenu par les jésuites, est l'établissement le plus prestigieux de Lima. Une chaire de français a été créée en 1840. L'enseignement du grec et du latin menacé juste après l'Indépendance pour être remplacé par l'anglais, l'italien et le français, est sauvegardé tandis que les auteurs des Lumières, Rousseau, Montesquieu et Voltaire, ne figurent pas dans l'inventaire de la bibliothèque lors d'une inspection officielle réalisée en 1842. Pour l'obtention du grade de bachelier, la thèse est toujours rédigée en latin et la soutenance peut se dérouler en espagnol ou en latin, selon l'aisance du candidat. Bref, latin et grec ne sont pas encore perçus comme des langues mortes.

Le règlement de l'Instruction Publique promulgué en 1855 généralise dans le secondaire l'étude des langues, le français et le l'anglais, parallèlement au latin et au grec. L'enseignement repose sur l'étude des règles grammaticales et la mémorisation de listes de mots. À terme, l'apprentissage des langues vivantes vise le développement des échanges commerciaux. Le Pérou vit alors un véritable boom économique, exportant des milliers de tonnes de guano en échange de produits manufacturés.

La formation se fait aussi et surtout à l'étranger, en France où sont envoyés les jeunes gens pour des études secondaires ou universitaires, et afin de réaliser en même temps le tour du Vieux Monde, de l'Europe à l'Orient. Le jeune Luis Benjamin Cisneros, qui sera plus tard diplomate et romancier, raconte comment il commence à « parler et suivre une conversation ». Il assiste aux cours de philosophie, d'histoire et d'économie en Sorbonne et au Collège de France : « C'est là que j'ai progressé le plus à cause de la perfection avec laquelle ces hommes parlent français<sup>5</sup>. »

Mais cette conduite studieuse est loin d'être la règle, si bien que des voix s'élèvent dans la presse locale contre le parcours scolaire en Europe. *La Revista Americana* de Lima explique que les plus jeunes subissent un traumatisme et

2. Paul Estrade, « Del invento de América latina en París por Latinoamericanos », *París y el mundo ibérico e iberoamericano, Actas del XXVIII Congreso de la Sociedad de Hispanistas Franceses*, Nanterre, Université de Paris X, 1997, p. 185-187.

3. Pascal Riviale, *Una historia de la presencia francesa en el Perú*, Lima, IFEA, 2008, p. 33.

4. *Ibid.*, p. 99-100.

5. Luis Benjamin Cisneros, *Obras completas*, Lima, Gil, 1939, p. 400-401.

reviennent ensuite comme des étrangers, baragouinant l'espagnol, tandis que les plus âgés ruinent leur famille dans des dépenses inconsidérées pour briller à Paris, tant ils se trouvent éblouis par les fastes de l'Empire et oublieux de l'idéal de modération républicain. Le chroniqueur de cette revue péruvienne ajoute que l'enseignement est mal organisé en France. La quantité des matières est privilégiée au lieu de la qualité des connaissances : « Les enfants des collèges semblent des vieillards de quinze ans ; dans les études, la mémoire est plus stimulée que l'intelligence<sup>6</sup> » ; il est donc recommandé de retarder ce voyage initiatique jusqu'à la maturité.

Les littératures française et allemande sont les modèles qui inspirent la jeunesse hispano-américaine. Heine, Lamartine et Hugo sont traduits par les apprentis écrivains. Le drame français est également une source d'imitation. Entre le Pacifique et Paris, un pont culturel est tendu : la plupart des auteurs s'efforcent d'être édités en France et de rapatrier ensuite les ouvrages imprimés en espagnol pour la diffusion sur place dans les librairies françaises, gage tout à la fois de prestige et de qualité. La production littéraire de l'Espagne, la « Mère Patrie », selon l'expression consacrée, est déconsidérée, image de l'ancienne puissance colonisatrice, à l'exception des auteurs du Siècle d'Or espagnol.

L'écrivain péruvien Nicanor della Rocca de Vergalo est l'exemple type de l'appropriation de la culture française. Revenu au pays natal, après avoir passé sept années sur les bancs du lycée Charlemagne, il publie à Lima un recueil intitulé *Les Méridionales*, inspiré des *Orientales*. Après des déboires politiques en 1872, Rocca se réfugie à Paris, écrit en français des poésies qui lui valent les félicitations de Banville, Mallarmé et Sully Prudhomme. En 1880, il propose une théorie du vers libre et édite *La Poétique nouvelle*. Son œuvre est tombée dans l'oubli, victime de la position marginale et des jalousies (celles de José Maria de Heredia et de Gustave Kahn). Vergalo inspire Valéry Larbaud pour son personnage de Barnabooth<sup>7</sup>. Le Cubain Augusto de Armas rapportera cette « conspiration du silence » qui dure encore :

Tous les membres du mouvement actuel, de Régnier à Gourmont, tous les symbolistes apprennent la nouvelle rhétorique des œuvres admirables de De la Roca de Vergaló [...] Il ne suffisait pas de le dépouiller de ses trésors de nouveauté. Hélas ! Un étranger, pire encore, un rastaquouère qui venait des lointaines Amériques, ne pouvait être proclamé un maître par un Parisien comme M. de Gourmont qui méprise tant les étrangers, ou par un Régnier qui a un tel orgueil de la race<sup>8</sup>.

6. *Revista Americana*, 1863, p. 281-284

7. L'étude de Rocca de Vergalo a été entreprise par Marcos Eymar dans *La Langue plurielle. Le bilinguisme franco-espagnol dans la littérature hispano-américaine 1890-1950*, Paris, L'Harmattan, 2011.

8. Marcos Eymar, *op. cit.*, p. 65.

## Manuel González Prada : l'expérience des deux langues

### *Les années de formation*

Manuel González Prada sur lequel je vais à présent centrer mon propos n'occupe pas du tout la position marginale de Rocca de Vergalo dans le panthéon latino-américain, sans doute pour des raisons plus partisans qu'esthétiques. C'est à la fois un des précurseurs du modernisme et le fondateur du radicalisme en politique. Il connut le succès en Amérique dans le dernier quart de siècle et fit sienne la langue française comme son compatriote Rocca de Vergalo<sup>9</sup>.

La formation de Prada à la culture française est longtemps théorique. Enfant, Gonzalez Prada a étudié au collège anglais de Valparaiso avant de revenir à Lima et d'être interne au séminaire où l'enseignement du latin est primordial<sup>10</sup>. L'éducation primaire au Chili a sans doute été déterminante dans la relation à la norme et à l'écriture. En effet, en 1844, le gouvernement chilien imposa une réforme de l'orthographe sous l'impulsion du philologue Andrés Bello pour simplifier et moderniser la langue<sup>11</sup>. Ni le Pérou, ni l'Espagne ne suivirent cette voie de la simplification orthographique, alors que l'Argentine, l'Equateur ainsi que d'autres pays voisins firent eux aussi le choix de réformer l'orthographe pour réduire les difficultés liées à l'étymologie gréco-latine et développer l'instruction élémentaire.

Après s'être essayé au sonnet et à la satire inspirée du Siècle d'Or, Prada compose rondeaux, rondels et triolets sur le modèle français. Il récrit l'histoire de ces formes poétiques, en vue d'une anthologie. Les auteurs cités sont en très grand nombre, connus comme Sainte-Beuve et Banville, oubliés comme Charles Coran ou Émile Deschamps. Prada rend hommage à Charles d'Orléans pour sa vérité et sa mélancolie, puis reconnaît les apports de Marot et Voiture. Le Péruvien censure la traduction du mot « rondeau » dans le dictionnaire bilingue français-espagnol de Capmany qui avait refusé au début du siècle d'intégrer le vocabulaire de la révolution française et s'opposait aux « *galiparlistas*<sup>12</sup> ». La publication des rondeaux est accueillie avec enthousiasme marquant l'achèvement du cycle romantique et le début d'une nouvelle ère.

### *La réflexion linguistique*

Comme pour la France de 1870, la guerre du Pacifique a été fatale à l'économie péruvienne. L'ivresse de la prospérité d'avant-guerre laisse la place à l'amertume de la reconstruction. C'est dans ce contexte que Prada prône en 1886

9. Par souci de simplification, Manuel Gonzalez Prada signe ses écrits Manuel G. Prada. Parmi les innombrables auteurs cités par Prada, Rocca de Vergalo n'est pas mentionné, comme si leurs chemins ne s'étaient jamais croisés.

10. Sur l'étape au *Convictorio* San Carlos (1860-1864), après le séminaire Santo Toribio, la documentation a disparu pendant l'occupation de Lima par les troupes chiliennes (1879-1883).

11. La réforme de 1844 conduisait à remplacer le -y- par le -i-, le -g- par le -j- (« *jeneral* ») et le -x- par -s- devant une consonne (« *testo* »). Elle fut abrogée au Chili par une dictature militaire en 1927.

12. La consultation du dictionnaire de Capmany conduit à nuancer les reproches de Prada : à l'entrée du mot « rondeau », deux traductions sont proposées : « *redondilla* » et « *rondó* » et non pas seulement « *redondilla* ».

l'émergence d'une nouvelle littérature, à la fois nationale et continentale, « américaine », qui tirera parti des leçons des littératures européennes et se libèrera de l'influence espagnole : « Pensons avec l'indépendance allemande, éprouvons des émotions avec la chaleur italienne et exprimons nos pensées et nos passions en prose, grâce à la prose française, ou en vers, grâce au vers anglais », tels sont les propos de Prada à l'Athénée<sup>13</sup>. Les imitateurs sont condamnés, notamment les épigones de Heine et du romantique espagnol Becquer. L'hybridité littéraire s'accompagne d'une réflexion sur la situation de la langue parlée en Amérique, enrichie de mille mots par les aborigènes mais prononcée différemment de sorte qu'un sentiment d'infériorité transparait dans le discours : « L'homme qui vous parle en ce moment, que serait-il en Espagne ? = À moitié barbare, prononçant le – ll – comme le – y –, confondant le – b – et le – v<sup>14</sup> – et ne distinguant pas le – s – du – c – et du – z<sup>15</sup> – » (*ibid.*). Et de citer Sainte-Beuve en français dans le texte : « Il faut écrire le plus possible comme on parle<sup>16</sup> ».

Quelques années plus tard, en 1889, Prada publie un article entièrement dédié à la réflexion linguistique et intitulé « Notas acerca del idioma ». « Notes sur l'idiome » ou « notes sur la langue », quelle traduction choisir ? Le mot « langue » revient ensuite plus souvent<sup>17</sup>, mais le choix d'idiome dans le titre n'est pas indifférent<sup>18</sup>. En espagnol comme en français, le sens est plus restreint ; l'édition du dictionnaire de l'Académie espagnole en 1884, définit « idiome » comme la « langue d'une nation », et en 1899 : la « langue d'une nation ou d'une région<sup>19</sup> ».

Prada emploie « idiome » à la fois avec le sens d'une langue étrangère que l'on traduit et dont on apprend le vocabulaire, et comme la langue espagnole, représentée de façon dégradée. L'espagnol est assimilé à une forteresse assiégée et délabrée<sup>20</sup> ; cette image est facilitée par la paronomase entre la langue castillane et le mot château (« *castillo* »). L'espagnol est donc menacé, et loin de souhaiter sa

13. Manuel González Prada, *Ensayos 1885-1916*, Lima, Universidad Ricardo Palma, 2009, p. 29.

14. Sur la confusion /b/ et /v/, quoiqu'écrive Prada, c'est le graphème et non le phonème qui diffère. Julio Díaz Falconi qui a étudié les propositions linguistiques de Prada signale : « Quand Gonzalez Prada assure qu'il confond le /b/ et le /v/, il commet l'erreur de ceux qui prétendent différencier par la prononciation la bilabiale de la labio-dentale, une différenciation qui n'existe pas en espagnol, distinct en cela du français ». Voir Julio Díaz Falconi. « La reforma ortográfica de Manuel González Prada », *Sphinx*, Lima, Universidad Nacional Mayor San Marcos, n° 13, 1960, p. 170-198.

15. Prada avait un beau-père andalou qui zézayait et était convaincu que le jeune homme ne pouvait écrire de la poésie. Fuentes Castro a retranscrit les paroles du marquis Zavala (« *zava usted que ta lellendo esos libros donde zava lo vezos que publica, como sullos* ») et rapporte comment Prada lisait en sa compagnie *Avatar* de Gautier. Fuentes Castro publia sans autorisation de l'auteur les premiers rondels dans *El correo del Perú* (1871) et Prada fit paraître dans la *Nouvelle Revue Bleue* de Paris les articles de Fuentes Castro qu'il avait traduits.

16. Manuel González Prada, *op. cit.*, p. 27.

17. « Notas acerca del idioma » a été remanié par Prada. Dans la première version de 1889, on relève 28 occurrences de « *lengua* », 13 de « *idioma* » et 10 de « *lenguaje* », dans la version posthume, le rapport reste inchangé (« *lengua* » : 55 ; « *idioma* » : 24 ; « *lenguaje* » : 11).

18. Dans « La diversité des langues » (1916), Saussure définira « idiome » comme « la langue considérée dans ses caractères spéciaux, dans les caractères qui sont propres à un peuple ».

19. Pour « *lengua* », la définition du dictionnaire de la Real Academia de 1884 est la suivante : « ensemble de mots et de termes par lesquels chaque nation explique ses concepts ».

20. « Le français, l'italien, l'anglais et l'allemand assaillent et ouvrent quatre énormes brèches dans le vieux château de notre langue » ; « dans la langue est enfermé ("s'encastilla") l'esprit mesquin de nationalité », Manuel Gonzalez Prada, éd. cit., p. 111- 112 .

préservation, Prada est partisan de l'émergence d'une nouvelle langue, instrument moderne, au confluent de ces rivières que sont les langues européennes, langue-fleuve qui permettrait la communication universelle. Comment expliquer ce discours utopiste ? Il s'agit de réagir contre ceux qui prêchent la pureté de la langue et la fidélité aux mots anciens. Pour Prada, l'espagnol est la langue d'une monarchie décrépite, la langue fossilisée de l'Église catholique. Le Péruvien dénonce le fétichisme des mots, l'écriture imprégnée d'archaïsmes et la syntaxe alambiquée. Son combat vise à la fois l'Académie péruvienne fondée en 1887, et la principale figure littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle, le novelliste Ricardo Palma, qui récrit l'histoire coloniale en pastichant l'ancien castillan.

Palma, le Dumas latino-américain, après avoir pris part aux travaux de l'Académie espagnole à Madrid, en 1892, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, reviendra révolté par le conservatisme de ses confrères madrilènes ligués contre l'entrée dans le dictionnaire des termes qu'il avait collectés en vue de cette reconnaissance institutionnelle.

La représentation du castillan, replié sur lui-même, est toutefois nuancée par Prada. Cette interprétation s'inscrit dans une réflexion générale sur les différentes langues du vieux monde, et au-delà avec le sanscrit. Prada s'efforce d'établir une classification des langues. Pour lui, l'espagnol a été la langue des armes, pleine d'énergie et de rudesse, en un mot, une langue « virile<sup>21</sup> ». L'espagnol se serait affaibli sous la plume des auteurs néo-classiques. En revanche, l'anglais est décrit comme un modèle, doté d'une syntaxe simple, langue naturelle et concise, promise à un bel avenir, d'autant plus que les découvertes de la science et la philosophie la plus novatrice viennent d'être révélées en anglais : Darwin et Spencer sont cités comme les auteurs de référence. Un argument supplémentaire sera ajouté plus tard à cet éloge : l'anglais sera « la langue commerciale du monde entier ».

Le Péruvien interprète l'évolution des langues sur le modèle de l'évolution des espèces et de la lutte pour la vie. L'allemand a pour avantages la flexibilité et l'innovation par la construction de néologismes. Le français est jugé à la fois comme la langue des écrivains et celle des lexicographes dont Prada recopie certaines phrases pour les inclure dans ses essais. Lamartine est le premier auteur cité, prêchant la simplicité, la même langue pour le peuple et l'élite lettrée ; puis aussitôt après Hugo est mentionné condamnant la dégradation esthétique que provoquerait les jeux de mots<sup>22</sup>. Dans ce texte écrit en 1889, au moment de la célébration du premier centenaire de la révolution, Prada évoque « l'horreur sacrilège de [quelques-uns] pour le mot nouveau, en particulier lorsqu'il s'agit d'un gallicisme, parce que le français signifie impiété et révolution, *Encyclopédie* et

21. « Le castillan est valorisé par son énergie, comme la langue d'un peuple guerrier et mâle. Il se peut qu'il y ait une langue plus harmonieuse, plus riche et plus scientifique ; mais pas plus énergique [...] La phrase perd quelque chose de sa virilité dans l'abondance des articles, des pronoms et des conjonctions relatives », Manuel Gonzalez Prada, *op. cit.*, p. 113.

22. Une citation de Hugo (« Le calembour est la fiente de l'esprit qui vole ») supprimée dans la deuxième version du texte manifeste la compétence linguistique de Prada.

*Déclaration des Droits de l'Homme*<sup>23</sup> » et il poursuit ironique : « Il y a des raisons pour se protéger de la *peste noire* et établir un cordon sanitaire entre la langue de Cervantès et la langue de Voltaire » (*ibid.*). Au terme de l'essai, Montaigne est évoqué pour son plaidoyer en faveur « d'un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche ; un parler succulent et nerveux, court et serré ; non tant délicat et peigné comme véhément et brusque<sup>24</sup> ». Prada condamne les querelles de clocher et le chauvinisme linguistique, ce sentiment universel et vain de supériorité associé à la communauté de parole : « Dans la langue est embastillé l'esprit mesquin de nationalité<sup>25</sup> ». Le philosophe achève ses « Observations sur la langue » en exposant son idéal pour l'espagnol d'Amérique : une langue riche, créatrice, énergique, populaire et moderne, une langue outil en harmonie avec la nouvelle société industrielle qu'il rêve de voir implantée au Pérou<sup>26</sup>.

La réflexion linguistique de Prada s'appuie sur de nombreuses lectures érudites. Si Renan qu'il a beaucoup lu, passe au second plan de cet essai, en revanche Saint-René Taillandier, fondateur de l'histoire littéraire et spécialiste de littérature allemande, et Arsène Darmesteter, auteur de *La Vie des mots étudiée dans leurs significations* (1887), sont des références explicites. Le premier, disparu en 1872, est cité pour son refus de l'affectation et d'une langue alambiquée et compassée<sup>27</sup>. Darmesteter est évoqué pour ses travaux de linguistique et contre le fixisme des puristes, ce dont rendent compte aussi deux anecdotes sur Cousin<sup>28</sup> et Royer Collard qui se serait exclamé à l'Académie : « Si ce mot entre, je sors<sup>29</sup>. »

Rajeunir la langue n'implique pas l'acceptation inconsidérée des néologismes ni des calques linguistiques : la langue est dans un processus perpétuel d'adaptation qui doit être maîtrisé mais, pour Prada, les « chevaux de Troie », que sont les néologismes, ne sont pas forcément destructeurs.

### *La vie française*

Marié à une Française, Adrienne de Verneuil, arrivée au Pérou en 1876 à l'âge de treize ans, établi à Paris à partir de 1891 et père d'un enfant né juste après l'installation en France, Prada fait l'expérience du bain linguistique *in situ* dans ces années de fin de siècle, ce qui facilite sans nul doute le processus d'acculturation.

23 Manuel Gonzalez Prada, *op. cit.*, p. 112.

24 « Un hablar simple y sencillo, tal en el papel como en la boca, un hablar succulento, corto y nervudo, no tanto delicado i peinado como vehemente i brusco », Manuel Gonzalez Prada, *op. cit.*, p. 114.

25 On se reportera à la note 20.

26 « Une langue démocratique qui ne redoute pas les noms propres et les mots crus comme les jurons de soldat, bref, une langue qui fera entendre le coup du marteau sur l'enclume, le fracas de la locomotive sur le rail, l'éclair de la lumière dans l'ampoule électrique et même l'odeur de l'acide phénique, la fumée de la cheminée ou le grincement de la poulie dans l'essieu », Manuel Gonzalez Prada, *op. cit.*, p. 114.

27 Prada écrit : « Les futilités et les minauderies du langage séduisent les esprits frivoles qui sont éblouis par des victoires académiques et les applaudissement de chapelle » et il cite en espagnol Saint-René Taillandier : « Cette façon de faire est en désaccord avec les esprits graves qui se lancent courageusement dans les batailles intellectuelles du siècle », Manuel Gonzalez Prada, *op. cit.*, p. 110.

28 L'anecdote de Jules Clarétie sur Victor Cousin rapporte un échange avec un typographe recommandant une correction de style refusée par le philosophe : « Je me f... pas mal du Dictionnaire de l'Académie », Manuel Gonzalez Prada, *op. cit.*, p. 117.

29 *Ibid.*, p. 112.

Dans ses carnets intimes, il ironisera sur les voyageurs sud-américains qui rendent visite aux grands hommes comme s'ils allaient au Jardin des Plantes et interrogent ainsi Daudet ou Zola dans un galimatias de rastaquouère<sup>30</sup>.

À Paris, Prada mène une activité intellectuelle intense et discrète, côtoyant Renan et fréquentant les cours ouverts au grand public (Collège de France, Sorbonne, Cours de la Ville de Paris), ainsi que les bibliothèques du Quartier Latin et la Bibliothèque Nationale. Il entreprend de remanier en profondeur « Notes sur la langue », son essai de linguistique au point que le texte restera en chantier, après le retour au Pérou en 1898<sup>31</sup>. Cette version inachevée rend hommage aux vulgarisateurs (Virgile, Flammariou, Verne), qui de tout temps traduisent pour le commun des mortels les progrès de la science. Convaincu de l'évolution des langues, Prada conçoit une transformation de la prononciation en fonction de la situation géographique, sous l'effet de modifications anatomiques. Il réfléchit à la distinction signifiant/ signifié comme Arsène Darmesteter et avant la formalisation de Saussure en 1911 : « Le mot n'est pas l'image exacte de la chose ou de la pensée mais le signe conventionnel pour la représenter et personne ne dirait que le mot « bois » est une sorte de photographie d'un bois<sup>32</sup> ». Prada cite aussi *Mélanges de mythologie et de linguistique* (1877) de Michel Bréal et énumère les nouvelles techniques, sources d'enrichissement lexical, qu'il s'agisse du vélocipède ou de l'électricité. La langue innove, les mots prolifèrent comme les germes, grâce au peuple, notamment grâce aux dockers qui, dans les ports, vivent au contact de « toutes les langues, de tous les dialectes, de tous les argots, de tous les jargons<sup>33</sup> ». Ce foisonnement compense la perte d'influence des langues anciennes dont le défenseur le plus ardent est Louis Ménard apprécié par Prada dans d'autres circonstances mais condamné pour considérer « nos langues décrépites [...] jargons de barbares en comparaison du grec et du latin<sup>34</sup> » (*ibid.*). Indubitablement, l'analyse linguistique de Prada est internationaliste, en accord avec son évolution politique du radicalisme à l'anarchisme.

Homme de la ville, Prada assiste à toutes les manifestations publiques : l'enterrement de Renan, de Maupassant, de Leconte de Lisle et de Pasteur, un bal sous le président Sadi Carnot à l'Élysée, une séance à l'Assemblée Nationale, la dégradation publique de Dreyfus<sup>35</sup>.

Dans l'essai scientifique intitulé « Notes sur la langue », la confiance affleure aussi: l'exil est perçu comme bienfaisant. C'est l'occasion rêvée de s'ouvrir à d'autres façons de penser. Venir à Paris permet de sortir de l'enfermement

30. « *el gasconeo del rastaquouère* », dans Manuel Gonzalez Prada, « Junto a Renan », *Nuevas Páginas Libres*, Santiago du Chili, Ercilla, 1937, p. 116. Ricardo Palma avait rendu visite à Lamartine dans les années 1860.

31. Une citation de Brunetière « Les mots nouveaux doivent correspondre à des "réalités" nouvelles ; et par exemple si l'on possède celui de... on n'a pas besoin du mot... » figure dans le manuscrit avec la date 1er décembre 1901.

32. *Nuevas Páginas Libres*, « Sobre el lenguaje », *op. cit.*, p. 156.

33. Manuel Gonzalez Prada, *Ensayos*, *op. cit.*, p. 118.

34. La formation de Prada au latin mériterait d'être explorée. Si Luis Alberto Sanchez, le premier à publier l'œuvre complète, a soutenu que le latin horrifiait Prada, celui-ci manifeste un très grand intérêt et une connaissance approfondie de la poésie latine et des caractéristiques de la métrique.

35. Adriana de Verneuil rapporte par le menu la vie parisienne dans ses mémoires intitulées *Mi Manuel*.



intellectuel : « Quitter sa patrie, parler une autre langue, équivaut à laisser l'atmosphère d'un souterrain pour aller respirer l'air des montagnes<sup>36</sup> ». Cependant, le Péruvien n'éprouve aucune affinité avec les régionalistes catalans ou provençaux comme Mistral qu'il condamne ; il estime qu'écrire dans ces langues correspond à une régression. Quant au quechua que d'autres Péruviens valorisent au même moment, il ne suscite pas la moindre curiosité ni ne fait l'objet d'aucune allusion dans l'essai de linguistique.

### *La réforme de l'orthographe*

L'immersion en France influence le Péruvien à tel point qu'il prétend réformer l'orthographe espagnole en donnant l'exemple. Il applique cette simplification au recueil d'articles parisien : dès le titre de *Pages Libres*, le lecteur latino-américain est stupéfait : l'homophonie a fait remplacer la graphie –g– par –j– dans le mot « pages » orthographié « *pájin* » au lieu de « *págin* ». Autre modification majeure, le –y– de coordination est abandonné pour le = i<sup>37</sup>= ». La contraction des articles et démonstratifs, tombée en désuétude depuis deux siècles, est pratiquée, de même que l'élosion « sans exception entre les articles ou propositions et les autres mots ». Qui plus est, l'apostrophe, absente du système graphique espagnol, est introduite de sorte que « *la América* » devient « *l'América* ». Prada justifie en fin d'ouvrage ces modifications par la volonté de simplification, pour que l'écriture ne soit pas un signe de distinction mais devienne un outil maniable par tous.

Par cette réforme orthographique en action, Prada rejoint Louis Ménard qui transcrit un projet semblable d'éducation populaire dans un recueil de poésie l'année suivante, en 1896. Rocca de Vergalo, déjà auteur de *La Poétique nouvelle* en 1880, ira lui encore plus loin dans le sens où c'est l'orthographe française, autrement dit sa langue d'adoption qu'il voudra réformer, une transgression qui a sans doute contribué à sa marginalisation dans la folie.

Les difficultés d'impression, les nombreux *errata* de l'édition parisienne de *Pages libres*, et peut-être aussi les résistances intellectuelles à une telle modification des pratiques orthographiques conduiront l'essayiste péruvien à renoncer à ses projets. Dans les manuscrits, dans les poèmes et dans les articles publiés à Lima après 1898, les modifications orthographiques ont été abandonnées. La tradition s'est imposée face à l'innovation.

Finalement, Prada a durant toute sa vie pratiqué le bilinguisme. L'apprentissage a d'abord été formel, scolaire par le biais de la traduction de la littérature classique et romantique. L'œuvre poétique tout entière porte la marque de ces imitations, de la ballade au pantoum. La situation familiale a permis l'ouverture à la communication et le perfectionnement dans la compréhension écrite et orale. Le long séjour en France a facilité l'acquisition de la maîtrise

36. Manuel Gonzalez Prada, *op. cit.*, p. 121.

37. Juan de Arona, ami de Prada et auteur d'un dictionnaire de péruvianismes, avait exprimé son hostilité à la transformation du -y - en -i - dans les années 1870.

linguistique au point que le philosophe censurera publiquement le directeur de la Bibliothèque Nationale pour des fautes de traduction. Au XIX<sup>e</sup> siècle les livres voyageaient tout comme aujourd'hui, tant en version française que sous la forme de traduction grâce à l'activité des maisons d'édition tournées vers le marché américain. Prada est une figure emblématique de cette double culture, et doit être placé entre deux compatriotes tout aussi imprégnés de l'héritage péruvien que de l'actualité artistique française, Rocca de Vergalo, le poète maudit, et Garcia Calderon, intégré à la vie européenne au point de rédiger en français les essais politiques *Le Pérou contemporain* et *Les démocraties latines de l'Amérique* (1907-1912). De nombreux auteurs latino-américains continueront de resserrer les liens linguistiques tout au long du XX<sup>e</sup> siècle.

## BIBLIOGRAPHIE

### *Sources primaires*

- Arona, Juan de, *Memorias de un viajero peruano*, Lima, Biblioteca Nacional, 1971  
 Arona, Juan de [1883], *Diccionario de peruanismos*, Lima, Peisa, 1974  
 Benjamín Cisneros, Luis, *Obras completas*, Lima, Gil, 1939  
 Darmesteter, Arsène [1887], *La vie des mots étudiée dans leur signification*, Paris, Champ Libre, 1971  
 Della Rocca de Vergalo, Nicanor, *Le livre des incas*, Paris, Lemerre, 1879  
 Della Rocca de Vergalo, Nicanor, *La poétique nouvelle*, Paris, Lemerre, 1880  
 González Prada, Adriana de, *Mi Manuel*, Lima, Cultura Antártica, 1947  
 González Prada, Manuel, [1939], *Baladas*, Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú, 2004  
 González Prada, Manuel, *Exóticas*, Lima, El Lucero, 1911  
 González Prada, Manuel, *Grafitos*, Paris, Bellenand, 1937  
 González Prada, Manuel, [1901], *Minúsculas*, Lima, El Lucero, 1909  
 González Prada, Manuel, *Ortometría*, Lima, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 1975  
 González Prada, Manuel, *Páginas Libres*, Paris, Paul Dupont, 1892  
 González Prada, Manuel, *Nuevas Páginas Libres*, Santiago du Chili, Ercilla, 1937  
 González Prada, Manuel, *Ensayos 1885-1916*, Lima, Universidad Ricardo Palma, 2009 (éd. Isabelle Tauzin)  
*Revista Americana* [1863], éd. *facsimil* par E. Rivera Martínez, Lima, Universidad San Martín de Porres, 2008

### *Sources secondaires*

- Bravo García, Eva, « La construcción lingüística de la identidad americana », *Boletín de filología*, Santiago, vol. 45 (1), 2010, p. 75-101  
 Delhom, Joël, « Manuel González Prada et la culture européenne » *Colloque Europe-Amérique latine : réceptions et réélaborations sociales, culturelles et linguistiques*, Angers, Bibliothèque Municipale, 1993, p. 123-148

- Estrade, Paul, « Del invento de América latina en París por Latinoamericanos », *París y el mundo ibérico e iberoamericano, Actas del XXVIII Congreso de la Sociedad de Hispanistas Franceses*, Nanterre, Université de Paris X, 1997, p. 179-188
- Fernández Cozmán, Camilo, « La poesía de Manuel González Prada : entre la *Ortometría* y *Minúsculas* » *Manuel González Prada : escritor de dos mundos*, Lima, 2006, IFEA, p. 227-232
- Fuentes Castro, « Algunas anécdotas sobre don Manuel González Prada », *Mundial*, n° 51, Lima, 15 abril, 1921, p. 11-12
- Núñez, Estuardo, *Las letras de Francia y el Perú*, Lima, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 1999
- Rodríguez Rea, Miguel Ángel, *Diccionario crítico bibliográfico de la literatura peruana*, Lima, Universidad Ricardo Palma, 2008
- Riviale, Pascal, *Una historia de la presencia francesa en el Perú*, Lima, IFEA, 2008
- Rizzo, María Florencia, « La construcción discursiva de la unidad lingüística en el Congreso Literario Hispanoamericano (Madrid, 1892) », *Lexis*, Lima, vol. XXXV (1), 2011, p. 47-89
- Rubio Fataccioli, Alberto, *Sebastián Lorente y la educación en el Perú*, Lima, Allamada, 1990
- Sánchez, Luis Alberto, *Nuestras vidas son los ríos*, Lima, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 1977
- Silva Santisteban, Ricardo, « Manuel González Prada y Paul Verlaine », *Manuel González Prada : escritor de dos mundos*, Lima, IFEA, 2006, p. 233-242
- Tauzin-Castellanos, Isabelle, « Los románticos peruanos en París », *París y el mundo ibérico e iberoamericano, Actas del XXVIII Congreso de la Sociedad de Hispanistas Franceses*, Nanterre, Université de Paris X, 1997, p. 231-242
- Tauzin-Castellanos, Isabelle (dir.), *Manuel González Prada : escritor de dos mundos*, Lima, IFEA, 2006